

LA MECONNAISSANCE

Jean SZPIRKO

Préambule

Le terme de méconnaissance semble s'opposer à la connaissance puisqu'il est affecté d'un préfixe qui lui attribue une valeur négative, avant même que la signification des termes ne soit explicitée. C'est que nous disposons tous d'a priori concernant les mots que nous utilisons et, remettre en cause l'usage des termes, même lorsqu'ils sont imprécis, fait violence. Dans cette optique, il n'est possible de lire un texte qu'à la condition qu'il ne heurte pas trop certaines de nos convictions et qu'il s'inscrive dans le cadre d'un savoir déjà constitué dans lequel chacun trouve des références concernant à la fois une recherche et son identité. Cette dernière se caractérise de partager des références dans une communauté scientifique, religieuse ou autre ... C'est que les concepts, dans une discipline, ne trouvent de valeur qu'au regard de ceux qui les partagent pour leur donner une fonction, lorsqu'il s'agit de produire du savoir qui implique toujours une nomination. Que d'autres savoirs existent ne pose pas problème, à la condition que ces autres *savoirs* ne viennent pas questionner trop fort l'usage des références pour lesquelles chacun, dans sa spécialité, adresse une sorte de demande de reconnaissance. Or, réfléchir sur la méconnaissance, pour un psychanalyste, ne peut se produire sans poser problème, dans la mesure où spécifier la méconnaissance par rapport à la connaissance, au regard de certains enjeux subjectifs que chaque chercheur pressent en lui-même, consiste à appliquer certaines références spécialisées à d'autres domaines qui se veulent *domaines réservés*. La question peut se poser de savoir si une telle démarche est pertinente : cela dépend de la façon dont elle est conduite. Dès lors, j'inviterai le lecteur à aiguiser son sens critique pour considérer les énoncés de ce texte plus que la discipline de l'auteur.

Cerner un concept

La valeur négative du mot *méconnaissance* par rapport à celui de la connaissance s'effectue au moyen de connotations qui sont donc indépendantes du concept éventuel que recouvre ce terme. Si nous nous référons à la linguistique saussurienne, le mot a une fonction phonologique (celle de signifiant) et une fonction définitionnelle (celle de signifié). Le concept, de ce point de vue, viserait à spécifier un

signifié particulier tel que les possibilités d'interprétations différentielles soient le plus réduites possible. Cette tendance constitue une intention qui n'est jamais parfaitement réalisée.

En effet, chaque terme, même à prétention conceptuelle, renferme une dimension polysémique qui exige sans cesse que l'on refasse le point. Ainsi, avant de poursuivre, il est nécessaire de différencier la signification d'un discours et son sens.

La signification - à travers les concepts - est la dimension privilégiée dans les sciences où ce qui est dit - concernant l'objet d'une discipline - peut être accessible à quiconque en fait la démarche pour accéder au savoir que constituent les énoncés.

Le sens indique une position de celui qui parle ou qui écrit. Il peut s'exprimer avec rigueur ou sembler dire n'importe quoi selon des modalités répétitives qui permettent de reconnaître un style. Ainsi, le sens désigne l'orientation d'une quête qui situe la position subjective d'un auteur quel que soit son talent.

Au point où nous sommes, la méconnaissance peut recouvrir à la fois, à travers certains mots ou expressions, une valeur conceptuelle (plus ou moins argumentée) et une valeur de sens qui désignent à la fois l'énonciateur, celui qui l'entend et celui qui le lit, dans une position qui les spécifie chacun à leur manière, car il existe différentes modalités de lectures. Nous aurons à justifier plus loin en quoi la méconnaissance privilégie un aspect par rapport à l'autre.

Le problème de la valeur conceptuelle d'un terme n'est pas totalement réglé par la prise de conscience des connotations qui lui sont affectées. C'est que cette valeur conceptuelle peut être différente selon les spécialités dans lesquelles ce terme prend usage. Par exemple, qu'un individu se déclare coupable au regard d'un événement, cela ne le renvoie pas pour autant à une culpabilité du point de vue juridique. Par ailleurs, le terme "psychologie" n'a pas la même valeur selon les spécialisations. La notion de "fait" est, en psychologie expérimentale, l'élément fondamental minimal d'une observation. Or, cette notion de "fait" est remise en cause dans de nombreuses disciplines. La physique théorique instaure des observateurs pour formaliser des phénomènes en des lieux où ils ne pourraient exister. Dans ce sens, l'observation consiste en une invention logique dans un cadre conceptuel déterminé. De cette même manière, un fait ne peut être relevé par un instrument (qui supplée à l'observateur) que parce qu'il est étalonné pour le repérer. Le fait ne trouve sa place que dans un dispositif où il est attendu. Un fait ne parle pas. Un fait ne parle - quelle que soit la discipline concernée - que de la façon dont on le fait parler, c'est-à-dire au regard de l'interprétation qui lui est attribuée. Dans ce sens, la

question peut se poser de savoir quel est le statut de l'interprétation dans différentes disciplines.

Un autre exemple me semble, ici, devoir être saisi pour illustrer le polymorphisme d'un terme mis à différentes appréciations conceptuelles dont certaines sont plus ou moins floues. Prenons le terme de "sujet". Il existe un sujet du verbe, de l'énoncé, de l'énonciation ; un sujet du roi ou de la république assimilable à un citoyen ; un sujet de l'expérience qui, en l'occurrence, s'en trouve être l'objet ; un sujet de la philosophie ... et un sujet de la psychanalyse qui ne saurait être assimilé à quelqu'un. La question se pose alors avec insistance, qu'est-ce que la méconnaissance ? En regard de quel type de savoir ou de connaissance trouve-t-elle ses repères ? Est-il pertinent d'exporter ce qu'elle représente d'une discipline à une autre et si oui, à partir de quels critères ? Ces questions forment en quelque sorte l'axe qui sert d'armature et d'étayage à ce texte. (1)

De quelle méconnaissance s'agit-il ?

Pour tenter de cerner la méconnaissance, nous aborderons ce que désigne la connaissance qui, elle-même, s'appuie sur le savoir. Le savoir relatif à une discipline peut être thésaurisé dans différents lieux accessibles comme des bibliothèques ou des mémoires d'ordinateurs. Il est constitué d'une somme - à un moment donné - en attente de nouveaux apports à venir pour ... ceux qui s'y intéressent et qui, eux, ne peuvent pas tout savoir de cette somme.

Le savoir, indépendamment de ceux qui se l'approprient, est un savoir mort, comme les dictionnaires peuvent être des cimetières de mots. C'est le regard du chercheur et/ou du lecteur qui leur donne vie.

Le savoir devient connaissance dès lors qu'il est intégré par des individus qui vont jouer avec lui, dans différentes combinatoires, dans un projet qui ne se construit pas sans douleur.

Dans cette démarche, la connaissance est inséparable d'un certain rapport au savoir que manifeste chaque chercheur. Plusieurs repérages sont possibles à ce niveau : le savoir est incomplet. Aucun chercheur ne sait tout dans sa discipline, et, lorsqu'il produit un énoncé nouveau, cet apport ne contribue pas à combler un manque dans le savoir. Au contraire, l'inconnu, dans une discipline, se développe avec les découvertes nouvelles, puisque chacune démultiplie autour d'elle de nouvelles questions.

Au regard du savoir, chacun se situe dans un rapport au manque sans ignorer que vouloir tout savoir est une démarche impossible qui n'en abolit pas pour autant

l'intention. Cette dernière, comme le désir, affronte des limites fluctuantes entre l'impossible et le possible, le réel et la réalité.

La démarche de connaissance désigne une façon de subjectiver un savoir, de se l'approprier ou de l'exclure. Dans ce sens, la méconnaissance ne désigne pas l'incomplétude du savoir (un non-su dans le savoir), mais quelque chose dans le *rapport au savoir*, quelque chose d'innommé qui peut tout aussi bien faire attraction et horreur, différemment selon chacun. Cette méconnaissance est inséparable d'une position subjective qui renvoie davantage à *ce qui pousse ou interdit la démarche de savoir* plutôt qu'au savoir lui-même.

Or, le rapport au savoir - et c'est ce rapport qui importe - implique un rapport au langage, sans lequel le savoir serait intransmissible, puisque même la lecture d'une équation implique des commentaires sans lesquels l'écriture resterait un pur non sens.

Nous aurons à interroger - à la différence des autres disciplines relatives à un savoir - quelques hypothèses concernant cette instance qui soutient le rapport au savoir, confrontée à des enjeux pour lesquels la méconnaissance ne tient pas qu'une fonction négative.

Processus d'acquisition du savoir

Les processus d'acquisition du savoir ne deviennent problématiques que lorsqu'ils sont mis en défaut. En effet, comme dans toute discipline, c'est l'exception qui permet d'inscrire un étonnement à partir duquel peut se construire une recherche (2). A un moment, quelque chose vient faire obstacle - aussi bien chez l'adulte que chez l'enfant - comme si des références ne pouvaient être acquises, utilisées, combinées avec d'autres dans une sorte de carte de savoirs déterminée. Ces références sont assimilées à des espaces vierges dans une géographie du savoir constitué. Elles sont semblables à une bibliothèque dans laquelle certains livres, présents dans un catalogue, se manifesteraient par leur absence dans les rayonnages. Ces livres concernent certaines disciplines particulières ou certains aspects spécifiques d'un programme. Par contre, en l'absence de catalogue, un espace vide ne permet pas toujours de déterminer s'il manque ou non quelque chose.

Le rapport aux références ne va pas sans émotion. Nous pouvons en effet remarquer que chacun peut se flatter de connaître et de manipuler telle ou telle référence tout aussi bien que de ne rien savoir ou d'être incapable d'utiliser tel ou tel aspect du savoir, comme si un mécanisme de compensation (qui n'est pas par

hasard un terme bancaire) accentuait une valeur qualitative au détriment d'une autre : les mathématiques par rapport à la littérature, par exemple. Ainsi, des références acquises ou non acquises permettent d'attribuer au terme imprécis de "personnalité" un certain indice de valeur.

Que la difficulté ou l'incapacité d'acquérir des références soit assimilé à un "symptôme" ne constitue pas une gêne, a priori. Par contre, élargir ce symptôme à une aptitude peut susciter quelque surprise (3) ; émettons cette hypothèse avant de poursuivre.

La manifestation de difficultés quant à l'acquisition de références suscite le projet de déterminer comment vaincre ou contourner cet obstacle. Dans ce but, des chercheurs élaborent des méthodologies qui constituent des pédagogies spécialisées. Ces démarches débouchent parfois sur des succès relatifs, des gains nouveaux, en regard des objectifs poursuivis. La question se pose alors de savoir si le succès a été acquis grâce à la méthodologie ou grâce au mode d'attention dont le sujet - objet de l'expérience - s'est senti, dans le même mouvement, investi de préoccupations qui ne sont pas sans évoquer en lui d'autres connotations. Parfois, le succès tarde, comme si ceux qui avaient accepté de se soumettre au processus, convertissaient une partie de leurs efforts pour contrarier les expérimentateurs ou les pédagogues qui s'en trouvent désarçonnés. Quand il s'agit d'adultes, les explications réitérées relatives aux bénéfices à escompter dans la démarche ont valeur d'arguments. Ces derniers peuvent avoir un effet pour un temps indéterminé jusqu'à la rupture éventuelle du contrat. Dans cette démarche, l'adulte, relativement éclairé de l'intention à laquelle il s'est soumis, manifeste ses réticences. Pour un enfant dépendant de ses parents, des expérimentateurs - même "spécialisés" pour sa classe d'âge - le problème est parfois dramatique, même quand il est tu. En effet, cette souffrance ne peut être perçue qu'à condition de l'intégrer dans une interprétation des phénomènes dans un cadre conceptuel donné. Cette perception ne peut être repérée dans un système qui méconnaît l'inconscient. Dès lors, la souffrance éprouve quelque mal à se faire entendre, même lorsqu'elle n'est pas tue. Il manque tout juste des codifications pour donner du sens à diverses manifestations de l'enfant.

Le raisonnement de ceux qui justifient l'intervention pour le bien de l'enfant est du même ordre que le raisonnement de ceux qui prônent que "la fin justifie les moyens", jusqu'à commettre le pire qui s'est toujours pratiqué au nom du "plus grand bien".

Pour éclairer le fait qu'une difficulté d'apprentissage ne recouvre pas exclusivement un "problème cognitif", il suffit de se rappeler - de ne pas vouloir

méconnaître - que toute discipline n'est pas indifféremment investie pour chacun. Si certaines spécialités sont choisies par des étudiants, plus ou moins par hasard, d'autres choix sont rigoureusement exclus. De même, toute difficulté rencontrée n'est pas forcément résolue par des conseils judicieux ou bien par un effort intellectuel dans la discipline concernée. Par ailleurs, *la perspective d'une acquisition nouvelle dans le savoir n'est pas forcément appréciée comme un gain*. Les plus militants d'un désaccord relatif à la phrase précédente peuvent en témoigner, dès lors qu'il s'agirait pour eux d'acquérir des références susceptibles de remettre en cause certaines de leurs croyances, même s'il s'agit de croyance en la science.

Dans la démarche poursuivie par ce texte, le terme d'inconscient a été interpellé comme une dimension corrélée non pas au *savoir* mais au *rapport au savoir*. En effet, ce qui importe n'est pas la discipline (psychologie, médecine, littérature, mathématique, physique ...), mais le rapport établi avec elle par chaque individu qui s'investit à vouloir l'explorer, en tirer quelques enseignements pour lui-même. De cette manière, il témoigne d'une position subjective singulière, même si la discipline s'explore au moyen de concepts collectivement reconnus par des pairs.

Si la méconnaissance ne porte pas sur le *savoir* mais sur le *rapport au savoir*, celui-ci est inconscient, et la question qui se pose est de pouvoir le repérer.

Dans cette problématique, la pratique analytique (à partir de Freud et de Lacan) fournit quelques références pour tenter de dégager certaines conditions nécessaires à partir desquelles l'accès au langage et au savoir peut être précisé dans une préoccupation qui n'exclut pas de tenter une formalisation de ses apports, de les rendre accessibles à d'autres spécialistes à partir d'une logique de propositions. Leur attention critique est toujours sollicitée, à travers leur jugement, et non par l'attitude de la sourde oreille qui soutient la méconnaissance, en tant que celle-ci fait oeuvre de protection ... envers des effets de l'inconscient qu'il reste à préciser.

Spécificité de la psychanalyse au regard d'autres disciplines

Chaque discipline se définit à la fois par :

- le cadre du savoir dans un champ donné qui articule des concepts et des symboles dans une grammaire et/ou une axiomatique spécifique ;
- l'objet de la recherche que peut receler un terme général (le titre d'une discipline) ou un objet spécifique qui oriente des recherches particulières ;
- le chercheur qui, à travers un nom propre et une fonction de spécialiste, conjugue sa propre histoire familiale, des enjeux particuliers dans un cadre de savoir où il trouve ses repères, et l'objet de sa discipline qui revêt un aspect

collectif, singulièrement nuancé par certains *enseignants* qui ont pu marquer son orientation et ses préoccupations.

1) Dans les sciences comme dans la psychanalyse, le cadre du savoir préexiste à la démarche de recherche pour constituer une invitation à le confirmer ou à le perturber grâce à des trouvailles à produire. Pourtant, des différences sont à souligner. Si, dans le champ des sciences, un chercheur invente une propriété nouvelle, il s'inscrit comme auteur au regard d'un brevet déposé à une date donnée, car un autre auteur pourrait, au même moment ou plus tard, produire la même invention.

Il n'est pas sûr du tout que ce phénomène concerne la psychanalyse, même si ses fondements portent la marque d'une époque, car elle est inséparable du discours de Freud, de son rapport au savoir en tant qu'il a pu produire des énoncés, repris par Lacan, qui ambitionnent de fonder une sorte de *science de la singularité*. Dès lors, la démarche d'effacement du nom d'un auteur dans une discipline, derrière les trouvailles qu'il a produites, n'est pas réalisable dans le champ de la psychanalyse. Celle-ci implique nécessairement - dans sa théorisation - le rappel, non pas exclusivement de références comme des bibliographies dans une thèse, mais de référents constitués par le nom de fondateurs privilégiés comme ceux de Freud et de Lacan (4).

Par ailleurs, l'analysant (qui est celui qui met sa demande d'analyse en question pendant le déroulement de la cure) n'a pas pour fonction d'intégrer un savoir préexistant (l'enseignement de Freud et de Lacan par exemple). A partir de la règle fondamentale qui consiste à dire - sans sélectionner - ce qui lui vient à l'esprit pendant les séances, il s'agit pour lui de pouvoir être surpris par ses propres énoncés au point de les interroger, voire d'être interrogé par eux. Des répétitions, des thèmes récurrents auxquels il va s'affronter lui permettront de repérer certains de ses investissements fondamentaux qui déterminent son rapport au monde et aux choses. Dans cette démarche, il peut même ignorer le *savoir référentiel* de la pratique analytique et avancer dans la cure, et même souvent, *ce savoir présumé* constitue une sorte d'obstacle qui se révèle - pour certains - infranchissable, même après avoir beaucoup travaillé l'obstacle, et élaboré des thèses à ce sujet. Il existe même - depuis Freud et jusqu'à aujourd'hui avec Lacan - une population de perroquets qui récitent des formules apprises par coeur en croyant qu'il s'agit de psychanalyse.

2) L'objet d'une science peut consister en une hypothèse à démontrer dans le cadre d'une discipline. Ce projet constitue une demande que le chercheur adresse à sa discipline et à laquelle il peut trouver réponse grâce à une trouvaille qu'il peut énoncer.

Il se révèle que l'objet d'une demande recevable dans le champ social (obtenir une fonction, un titre, une voiture, un bateau ...) se caractérise, dans la psychanalyse, de ne pas recouvrir tout à fait ce qui était attendu lors de l'énoncé de la demande. Quelque chose manque dans ce qui était présumé, et ce qui manque apparaît comme un détail essentiel. Il apparaît même très vite, pour certains analysants, que la demande ne vise pas une satisfaction mais, au contraire, une insatisfaction paradoxalement réconfortante. Ce qui manque est à la fois supporté par le signifiant de la demande tout en se situant dans un au-delà, un en plus à atteindre qui constituent une sorte d'appel, toujours (heureusement) inaccessible.

Cet objet, toujours masqué par la demande, est également révélé par elle. La demande tourne autour de lui sans pouvoir le nommer. C'est cet objet - désigné par Lacan d'*objet a* - qui est qualifié à la fois comme cause et comme vecteur orienté du désir : son but. A défaut de pouvoir être nommé, il peut se déduire puisqu'il constitue *la raison* de la demande qui tourne autour de lui.

3) Dans les sciences, le chercheur est le spécialiste qui - titulaire du savoir référentiel - est à même d'explorer ce savoir.

Dans la psychanalyse, c'est l'analysant qui est en position de chercheur dans la tâche qui consiste à déchiffrer les avatars de son désir sans commune mesure avec le désir d'un autre. Dans cette démarche, le psychanalyste accueille la demande à laquelle il ne répond pas, afin de lui permettre de trouver son sens. Si le psychanalyste peut être considéré lui-même comme chercheur, à travers les tentatives de théorisation auxquelles il s'affronte, c'est que, à son tour, il se situe en position d'analysant de sa propre pratique en tant qu'elle ne cesse de l'interroger et qu'il ressent, en lui, l'impérieuse nécessité de rendre des comptes. Dans la cure, le savoir du psychanalyste réside en particulier dans le fait qu'il ne se prend pas pour l'objet d'une demande, même quand il en constitue l'adresse. Cette dernière est opérante quand l'analysant tourne son attention sur l'énigme constituée par ses propres modalités de discours qui indiquent sa position désirante, singulière, insoupçonnée jusqu'alors.

Ce renversement dans la position du savoir où l'analysant se voit affecté d'un savoir insu, en jachère, est souvent insupportable pour des chercheurs d'autres disciplines qui ne peuvent établir de parallèles avec leur pratique. Ce point - qui

mérite l'attention - est fondamental mais ce n'est pas le seul. Je vous en propose cinq autres qui illustrent cette difficulté insupportable :

- qu'un inconscient puisse *exister* et que nous aspirions - apparemment - à le connaître sans y parvenir. Il se joue de tout projet de maîtrise à son égard. Ce qui spécifie son existence tient essentiellement à sa nécessité logique comme cause des effets qu'il produit : inhibitions, symptômes, rêves, lapsus et actes manqués ... ;
- que la demande soit le masque que prend le désir alors que ce dernier ne peut se dire, tout juste se déduire, de la forme de cette demande ;
- le point précédent implique une fonction *érotisée* de la demande, même lorsqu'elle a l'apparence de quelque chose d'*éthéré* comme un idéal ;
- que *l'objet a* du désir soit énigmatique au point de se caractériser de n'être jamais "tout à fait ça", à partir d'un signifiant qui l'interpelle ;
- que l'important dans l'analyse n'est pas le signifié - formalisé dans des concepts par exemple - mais des signifiants articulés entre eux, à partir de connotations, dans une logique qui n'est jamais donnée par avance et qui est à reconstruire - éventuellement - par celui ou celle qui a produit cette articulation dans une chaîne à nulle autre pareille.

Dans cette logique, le savoir n'est pas spécifié dans un vocabulaire propre à une discipline, mais ne tient qu'à une articulation de signifiants sans laquelle aucun savoir ne saurait être transmis. En effet, il faut des mots pour voir, ne serait-ce qu'une cellule au microscope (membrane, cytoplasme, noyau ...), et des commentaires pour apprendre à développer des équations. Lacan donne au savoir le statut de signifiants, auxquels il attribue le symbole S_2 . Les signifiés de chaque discipline, même lorsqu'ils désignent les concepts les plus fins, se voient "farcis" de signifiants par lesquels la subjectivité de chaque spécialiste est nécessairement engagée. Si cela donne à la psychanalyse un champ d'application relativement envahissant et transversal à toutes les disciplines, on peut cependant refuser que "des analystes", insupportables de prétentions, s'immiscent dans d'autres disciplines sans y avoir été invités, en proposant des "interprétations" qui n'auraient de valeur que dans l'espace de la cure et au cas par cas. En effet, le psychanalyste ne saurait se prévaloir d'un rôle d'expert. Lorsqu'il s'institue dans cette pratique, il témoigne de sa propre méconnaissance envers la spécificité de sa propre discipline (5).

Dans cette démarche qui souligne des singularités (nous l'avons évoqué), la valeur d'un signifiant ne tient qu'à la place qu'il occupe dans une chaîne par rapport à

un *antécédent* et un *conséquent* indépendamment du signifié. Dès lors, la singularité devient radicale et pose question sur la valeur même de ce que peut représenter le projet de "comprendre" un autre, un être aimé par exemple. En effet, si les signifiants qui structurent le désir d'un compagnon ou d'une compagne sont sans équivalence chez l'un et l'autre, même si ces signifiants semblent phonologiquement identiques - en particulier dans une déclaration d'amour - que représente le verbe *comprendre*, sinon une illusion convenue ? Il importe alors de tenir compte de cette dimension - souvent méconnue - lorsque sont évoqués les termes d'une histoire d'amour ou d'un partage d'expérience.

La singularité radicale de chacun est souvent revendiquée, pourtant il semble que seule la théorie psychanalytique soit à même de lui donner consistance dans la subjectivité. Cela pose problème, car la revendication d'une singularité s'affronte à la terreur que l'existence d'une telle singularité soit possible. Nous illustrons ici le statut de la demande dans sa fonction paradoxale. Les mots de la théorie freudienne pour désigner ce mécanisme de "je sais bien ... mais quand même"(6), sont le "déli" et la "dénégation" . Dans les processus évoqués par ces termes, la méconnaissance trouve son plein épanouissement. Nous aurons à situer ce qu'elle préserve dans le cadre du refoulement posé sur les théories sexuelles infantiles qui accompagnent l'accès de l'infans au langage et au savoir.

L'inconscient freudien / la méconnaissance

Avant Freud, l'inconscient des philosophes permettait de désigner une part de non-su produite par l'incapacité d'une attention totale à un moment donné. Freud a donné sa spécificité à l'inconscient en lui attribuant une fonction dynamique à partir de deux notions, qui sont "le déplacement" et la "condensation". Lacan affinera ces notions en tenant compte du vecteur langagier qui les soutient et que Freud avait évoqué sans en tirer toutes les conséquences. Ainsi, ces notions deviendront : "la métonymie" et la "métaphore".

Pour Freud comme pour Lacan, l'inconscient n'est pas un organe. Il se déchiffre dans la cure, nous l'avons déjà évoqué, comme la cause présumée des effets qu'il engendre. Il constitue une hypothèse fortement argumentée qui fonctionne selon des modalités confirmées par la clinique. Dans ce sens, le passé est sans cesse *réinventé*, dans une relecture au présent, selon des modalités narratives et répétitives où celui qui parle se désigne comme témoin actif d'une remémoration qui porte toujours la marque d'une position subjective.

C'est dans le "transfert", qui instaure une relation particulière entre l'analysant et l'analyste, que se joue et se rejoue la réactualisation d'émois anciens qui, dans leur déchiffrement, font écho à d'autres émois qui mettent en correspondance les "représentations" qui accompagnent ces affects, indépendamment des distances temporelles qui les séparent. La déduction que Freud en tire est que "l'inconscient ignore le temps". Par ailleurs, si la représentation psychique d'un événement est nécessaire pour situer l'affect qui l'accompagne (cette représentation ayant le nom de "signifiant" chez Lacan), on saisira mieux pourquoi Lacan attribue à l'affect le terme *d'objet a* déjà évoqué dans un chapitre précédent.

Pour Freud, l'appareil psychique se construit et fonctionne selon deux modalités qui mettent en dialectique le plaisir / le déplaisir confrontés à l'interdit qui socialise progressivement l'infans dans son rapport au langage qui institue le rapport à un autre en lui-même et aux autres auxquels il aura à se confronter. Cet autre en lui-même, d'une étrange familiarité (7), témoigne de la manière dont chaque individu porte en lui un étranger dans sa propre demeure. La structuration progressive de chaque infans n'est pas aisée ni évidente comme en témoignent les difficultés qui se sont révélées insurmontables dans la carence de soins (hospitalisme), mais aussi dans la situation où un nourrisson, *comblé* par sa mère, se trouve dans l'incapacité d'accéder au langage et au désir qui nécessite un appel, une demande. C'est que entre *pas assez* et *trop* se joue le délicat équilibre d'une impossible norme à établir, puisqu'il n'y a pas de *prédictibilité* des effets d'une attitude parentale. Ces effets ne seront éventuellement perceptibles que dans "l'après-coup", à rebrousse-temps de la remémoration dans la cure.

Dans cette structuration de l'enfant, la question de la perception de la différence des sexes tient un rôle fondamental car elle constitue, en quelque sorte, le modèle fondamental de la perception de ce que représente *une différence*. Or, sans *la différence*, comment déterminer les paramètres qui permettent d'essayer de penser ; en effet, ce n'est pas la même opération qui consiste à répéter, à cumuler une série de propositions, que celle qui consiste à classer, superposer, diviser, orienter, combiner, associer, dissocier, additionner, soustraire, substituer ... à travers des glissements sélectifs.

Dans un article intitulé "Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes" (8), Freud établit une différence entre le petit garçon et la petite fille. D'un seul regard, la petite fille "sait" (repère cette différence), alors que le petit garçon se comporte comme s'il refusait la perception de cette différence. Cela n'implique pas une non-perception, mais la nécessité, pour lui, de la masquer par d'autres représentations qui convoqueront cette perception, tout en permettant son

refoulement derrière d'autres représentations / d'autres signifiants. La métonymie et la métaphore réalisent ces opérations. La métonymie peut interpeller une perception originale, sans que cette dernière apparaisse à la conscience. Cela permet de parler d'autre chose comme *d'avoir ou de ne pas avoir* (un examen, une opportunité, un objet ...). Le mécanisme de la métaphore consiste à combiner dans une unité langagière deux éléments apparemment hétérogènes : "Cette obscure clarté qui tombe des étoiles", "Je regardais sans voir", "Elle lui offrit une pomme" ... La métaphore n'est pas spécifique à la poésie.

Avoir et *être* se dialectisent et - à part le Dieu de l'Ancien Testament - chaque individu se situe dans un manque au regard de chacun de ces verbes. En effet, quel que soit le nombre de biens ou d'attributs relatifs aux verbes avoir et être, ils ne sauraient dire tout. L'espace du manque est toujours ouvert. Ce manque n'est pas sans connotations inconscientes. Freud a utilisé le terme de "castration" pour désigner ce manque. La castration recouvre différentes notions à travers les repères lacaniens du Réel, de l'Imaginaire, du Symbolique (9). La castration imaginaire concerne l'organe visible : le pénis. La castration symbolique désigne le rapport au manque en tant que ce rapport est inséparable des fonctions du langage. Celui-ci se révèle dans l'incapacité à soutenir des exigences qu'il promet, à savoir : dire le vrai sur le vrai, tout dire sur une question ... Or, la construction de l'humain passe par l'accès au langage qui le spécifie par rapport aux autres mammifères, et l'humain se caractérise donc par des défaillances répétitives, des difficultés singulières qui ne peuvent prendre sens qu'au cas par cas. Ces défaillances sont en correspondance avec un manque fondamental dans le langage.

Cet accès au langage passe par la mère qui babille avec son bébé en même temps qu'elle lui parle. Le discours de la mère porte la trace de ce que Lacan appelle "la métaphore paternelle" qui permet à l'enfant de ne pas être comblé par sa mère, dont il n'est pas l'exclusif objet d'attention. Or, le discours de la mère comporte des rapprochements privilégiés de signifiants, des connotations déjà établies que l'enfant va recevoir et qui vont tramer une sorte de carte originale sur laquelle vont s'inscrire les signifiants qui vont le constituer. Ainsi, certaines familles attribuent des connotations spécifiques à des signifiants qui sont sans écho dans d'autres familles d'une même origine culturelle. Cela construit une sorte de *prédestination relative* d'un certain nombre de traits qui participent à une conception du monde que l'enfant va construire lui-même, et qu'il présumera universelle (10). Beaucoup d'adultes tentent de préserver coûte que coûte cette illusion, malgré des démentis plus ou moins douloureux. C'est que, accompagner quelqu'un dans une histoire d'amour, partager une expérience, n'implique pas forcément une *compréhension* réciproque, mais un

intérêt relatif à des enjeux différents pour l'autre, enjeux qui jamais ne pourront être totalement élucidés. Ces enjeux témoignent d'un rapport spécifique à l'être et à l'avoir dans lesquels la notion de complémentarité tient une fonction illusoire. Dans ce sens, s'il existe des actes sexuels, le rapport sexuel qui impliquerait cette complémentarité n'existe pas. Pourtant, elle ne cesse d'habiter nos rêves comme si, le sachant, nous n'en voulions rien savoir. Cela permet à Lacan de dire que "l'amour est ce qui supplée à l'absence de rapport sexuel" (11).

L'assertion de Lacan "Je n'en veux rien savoir" (12) met l'accent sur le refoulement en tant qu'il est incontournable. Il constitue même l'étayage fondamental de la méconnaissance qui concerne les avatars du désir. Or, ce refoulement n'a pas qu'une valeur négative, c'est même lui qui donne son statut à l'inconscient.

Du fait de la métonymie et de la métaphore, chaque signifiant évoque un autre signifiant - quel qu'il soit - dont les effets peuvent être inattendus. Par exemple, dans la vie sociale, un mot entendu - même anodin - peut générer un malaise, une panique déconcertante. Cela peut se produire au cours d'une simple conversation, lors d'une réplique à voix haute ou, lors d'associations de mots relatifs à une histoire qui se déroule en silence. Souvent, ce malaise est occasionné lorsque le refoulement n'a pas été ponctuellement opérant. Une porte s'est ouverte sur un signifiant qui a franchi la barrière du refoulement, au point d'évoquer quelque chose d'insupportable sans que quiconque puisse dire quoi. Seul celui ou celle qui a vécu ce trouble - qui se répète parfois - en détient la clé, sans consciemment le savoir. En effet, les mécanismes de la métaphore et de la métonymie sont des modalités fonctionnelles du refoulement. Elles permettent d'exclure du champ de la conscience les assises libidinales atemporelles qui animent le désir dans la vie quotidienne. Ce refoulement est nécessaire et instaure une méconnaissance bienvenue. Il évite la confrontation permanente aux aléas du désir, en préservant l'attention sur des représentations qui détournent l'attention vers un autre objet. C'est le propre de la "sublimation", qui consiste à détourner une motion pulsionnelle vers un autre but que son objet. Cela donne parfois accès à la création littéraire, artistique, scientifique.

Effets de la psychanalyse sur la méconnaissance

Les effets de la psychanalyse sur la méconnaissance peuvent se révéler paradoxaux sans les catégories du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique qui permettent d'attribuer à chaque mot des nuances, des fonctions spécifiques. En effet, la levée du refoulement relatif aux amnésies infantiles ne vise pas à actualiser les souvenirs d'une manière permanente, mais à reconstruire un refoulement. Ce

refoulement est affecté d'une fonction symbolique qui prend en compte non pas les idéaux de la cure (dimension imaginaire), mais les incontournables tensions psychiques (dimension symbolique). Dans ce sens, le refoulement produit par la cure se révèle structurant. De même les considérations relatives aux symptômes - qui ne sont pas identifiables à des symptômes médicaux - permettent de situer ces symptômes à travers la fonction qu'ils tiennent. Ils peuvent tenir une fonction salutaire associée à une culpabilité imaginaire douloureuse qu'il s'agit de démêler. Dans ce sens, la psychanalyse peut se montrer opérante sur la dimension imaginaire de symptômes sans pour autant procéder à leur guérison (d'un point de vue médical) puisque la psychanalyse et la médecine ne s'adressent pas au même objet. Refuser de le savoir, même après en avoir suivi la démonstration, témoigne bien de l'insistance d'un parti pris de la méconnaissance perpétuellement renouvelée. Ce "Je n'en veux rien savoir" de l'inconscient vise à exorciser en quelque sorte son insistance. En effet, il n'apparaît dans la cure que sous forme d'émergences ponctuelles qu'il s'agit d'élucider au moment de leur surgissement. Jamais l'inconscient ne saurait devenir conscient. Formuler des propositions à son sujet, qu'il s'agisse de *savoir*, de *prise de conscience* ou de *révélation*, ne saurait l'abolir et résoudre la question de la méconnaissance. Croire en cette possibilité est l'expression d'un pur fantasme qui est sans doute le plus universellement répandu : le fantasme de maîtrise. Ce fantasme se déploie dans le registre imaginaire, et la défaillance ne cesse de harceler ceux qui refusent ou ne peuvent y renoncer. Les effets de ce fantasme se révèlent souvent ravageurs aussi bien dans les relations amoureuses, professionnelles, que dans une discipline privilégiée qui, toujours, confronte un individu à ses limites. C'est également le cas dans des disciplines artistiques ou scientifiques dans lesquelles chaque adepte s'implique à travers les signifiants de sa propre histoire.

Les signifiants de chaque individu ont leurs racines dans une saga familiale. Ils se transmettent de génération en génération, dans le dit et le non-dit, et les fonctions du père (réel, imaginaire, symbolique) sont relativement ambiguës, porteuses de confusions (13). La culpabilité vient masquer un interdit insistant, qui ne doit pas être formulé, pour éviter un affrontement imaginaire.

La servitude volontaire se déploie dans la méconnaissance, en souscrivant aux diktats de substitut d'autorité dont la vanité est pourtant apparente. Cela conduit des adolescents à renoncer à leurs préoccupations, leurs goûts, et des chercheurs à ne pas exposer leurs travaux, à les interrompre, ou à se livrer à des étayages qui évitent de parvenir à une conclusion. Cet évitement permet de conjurer un risque imaginaire qui convoque des représentations anciennes trop douloureuses. Pressentir un effet

possible de la psychanalyse sur ce symptôme ne peut que la rendre insupportable - surtout si elle est opérante - car un symptôme s'accompagne de jouissance, même si celle-ci se révèle douloureuse. Or, l'expérience analytique le démontre, nul ne renonce à une jouissance, sinon au profit d'une autre qui, dans le cas d'une demande de cure, constitue une sorte de pari pascalien, sans cesse remis en cause. Il se confirme alors que la méconnaissance ne saurait être levée, même dans le procès d'une cure, tout juste peut-elle être progressivement élucidée et dialectisée dans le transfert à travers la façon dont elle ne cesse de désigner et de renouveler son emprise.

- (1) Jean Szpirko - "Les catégories RSI sont-elles exportables ?" - Les Carnets de Psychanalyse (Le Réel, la Réalité) n° 5/6 - 1994.
- (2) Jean Szpirko - "C'est l'exception qui fait la loi" - Apertura (Psychanalyse, science et rationalité) n° 9 - 1994.
- (3) Jacques Lacan - Le sinthome - Séminaire 1975 - 1976.
- (4) Jean Szpirko - "Incidence du référent dans les textes de psychanalyse" - Actes du Lacano-américain - Buenos Aires - 1995.
- (5) Françoise Petitot - "L'expert psy en question" - Les Carnets de Psychanalyse (Transfert et Sujet Supposé Savoir) n° 8 - 1996.
- (6) Octave Mannoni - "Clé pour l'imaginaire ou l'Autre Scène" - Editions du Seuil - 1969.
- (7) Sigmund Freud - "L'inquiétante étrangeté" et autres essais - Folio - Essais - Gallimard - Paris 1985 - Editions Imago 1919.
- (8) Sigmund Freud - "La vie sexuelle" - Puf 1969 - chapitre IX (1915).
- (9) Jacques Lacan - "L'inconscient" - VI^{me} Colloque de Bonneval - 1960 - Editeur Desclée de Brouwer - 1966.
- (10) Sigmund Freud - "Trois essais sur la théorie de la sexualité" - oct. 1914 - Gallimard 1962.
- (11) Jacques Lacan - Séminaire XX "Encore" - 1972 - 1973 - Seuil 1975
- (12) idem
- (13) Jean Szpirko - "Les fonctions du mot *père*" - La lettre du graphe (Le père exclu : vers une société incestueuse ?) n° 24 - Eres 1996.